

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Session 2020

Première épreuve d'admissibilité

Français

Durée : 4 heures

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat.

Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 9 pages, numérotées de 1/9 à 9/9. Assurez-vous que cet exemplaire est complet.

S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc.

Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : question relative aux textes proposés

Vous analyserez la façon dont les textes du corpus questionnent la relation de l'Homme à la nourriture.

TEXTE 1 : Émile ZOLA, *L'Assommoir* (1877), Éditions Gallimard, collection Folio, pp. 259-260.

Dans cet extrait du chapitre 7, Gervaise, qui a acquis sa boutique de blanchisseuse, est à l'apogée de sa réussite. Elle organise un festin auquel elle convie quatorze de ses voisins.

Par exemple, il y eut là un fameux coup de fourchette ; c'est-à-dire que personne de la société ne se souvenait de s'être jamais collé une pareille indigestion sur la conscience. Gervaise, énorme, tassée sur les coudes, mangeait de gros morceaux de blanc, ne parlant pas, de peur de perdre une bouchée ; et elle était seulement un peu honteuse devant Goujet, ennuyée de se montrer ainsi, gloutonne comme une chatte. Goujet, d'ailleurs, s'emplissait trop lui-même, à la voir toute rose de nourriture. Puis, dans sa gourmandise, elle restait si gentille et si bonne ! Elle ne parlait pas, mais elle se dérangeait à chaque instant, pour soigner le père Bru et lui passer quelque chose de délicat sur son assiette. C'était même touchant de regarder cette gourmande s'enlever un bout d'aile de la bouche, pour le donner au vieux, qui ne semblait pas connaisseur et qui avalait tout, la tête basse, abêti de tant bâfrer, lui dont le gésier avait perdu le goût du pain. Les Lorilleux passaient leur rage sur le rôti ; ils en prenaient pour trois jours, ils auraient englouti le plat, la table et la boutique, afin de ruiner la Banban¹ du coup. Toutes les dames avaient voulu de la carcasse ; la carcasse, c'est le morceau des dames. Madame Lerat, madame Boche, madame Putois grattaient des os, tandis que maman Coupeau, qui adorait le cou, en arrachait la viande avec ses deux dernières dents. Virginie, elle, aimait la peau, quand elle était rissolée, et chaque convive lui passait sa peau, par galanterie ; si bien que Poisson jetait à sa femme des regards sévères, en lui ordonnant de s'arrêter, parce qu'elle en avait assez comme ça : une fois déjà, pour avoir trop mangé d'oie rôtie, elle était restée quinze jours au lit, le ventre enflé. Mais Coupeau se fâcha et servit un haut de cuisse à Virginie, criant que, tonnerre de Dieu ! si elle ne le décroissait pas, elle n'était pas une femme. Est-ce que l'oie avait jamais fait du mal à quelqu'un ? Au contraire, l'oie guérissait les maladies de rate. On croquait ça sans pain, comme un dessert. Lui, en aurait bouffé toute la nuit, sans être incommodé ; et, pour crâner, il s'enfonçait un pilon entier dans la bouche. Cependant, Clémence achevait son croupion, le suçait avec un gloussement des lèvres, en se tordant de rire sur sa chaise, à cause de Boche qui lui disait tout bas des indécentes. Ah ! nom de dieu ! oui, on s'en flanqua une bosse ! Quand on y est, on y est, n'est-ce pas ? et si l'on ne se paie qu'un gueuleton par-ci, par-là, on serait joliment godiche de ne pas s'en fourrer jusqu'aux oreilles. Vrai, on voyait les bedons se gonfler à mesure. Les dames étaient grosses. Ils pétaient dans leur peau, les sacrés goinfres ! La bouche ouverte, le menton barbouillé de graisse, ils avaient des faces pareilles à des derrières, et si rouges, qu'on aurait dit des derrières de gens riches, crevant de prospérité.

¹ La Banban : surnom donné à Gervaise en raison de sa claudication.

TEXTE 2 : Philippe DELERM, *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* (1997), Éditions Gallimard, pp. 42-43.

Philippe Delerm évoque dans de courts chapitres des instantanés de vie.

Un banana-split.

On n'en prend jamais. C'est trop monstrueux, presque fade à force d'opulence sucrée. Mais voilà. On a trop fait ces derniers temps dans le camaïeu raffiné, l'amertume ton sur ton. On a poussé jusqu'à l'île flottante le léger vaporeux, l'insaisissable, et jusqu'à la coupelle aux quatre fruits rouges la luxuriance estivale mesurée. Alors, pour une fois, on ne saute pas sur le menu la ligne réservée au banana-split.

- Et pour vous ?

- Un banana-split.

C'est assez difficile à commander, cette montagne de bonheur simple. Le garçon l'enregistre avec une objectivité déférente, mais on se sent quand même un peu penaud. Il y a quelque chose d'enfantin dans ce désir total, que ne vient cautionner aucune morale diététique, aucune réticence esthétique. Banana-split, c'est la gourmandise provocante et puérile, l'appétit brut. Quand on vous l'apporte, les clients des tables voisines lorgnent l'assiette avec un œil goguenard. Car c'est servi sur assiette, le banana-split, ou dans une vaste barquette à peine plus discrète. Partout, dans la salle, ce ne sont que coupes minces pour cigognes, gâteaux étroits dont l'intensité chocolatée se recueille dans une étique soucoupe. Mais le banana-split s'étale : c'est un plaisir à ras de terre. Un vague empilement de la banane sur les boules de vanille et de chocolat n'empêche pas la surface, exacerbée par une dose généreuse de chantilly ringarde. Des milliers de gens sur terre meurent de faim. Cette pensée est recevable à la rigueur devant un pavé au chocolat amer. Mais comment l'affronter face au banana-split ? La merveille étalée sous le nez, on n'a plus vraiment faim.

Heureusement, le remords s'installe. C'est lui qui vous permettra d'aller au bout de toute cette douceur languissante. Une perversité salubre vient à la rescousse de l'appétit flageolant. Comme on volait enfant des confitures dans l'armoire, on dérobe au monde adulte un plaisir indécent, réprouvé par le code - jusqu'à l'ultime cuillerée, c'est un péché.

TEXTE 3 : Olivier ASSOULY, *Les Nourritures divines. Les interdits alimentaires* (2002), Éditions Actes Sud, introduction pp. 11-12.

Olivier ASSOULY, professeur de philosophie, consacre ses travaux à la question des normes religieuses, idéologiques et politiques de l'alimentation.

Les crises sanitaires et les scandales alimentaires à répétition ont ébranlé nos certitudes, ravivant des peurs que l'on croyait disparues, à jamais enfouies dans un passé archaïque, révolu, que les progrès de l'industrialisation avaient permis de dépasser. Au-delà de l'emploi systématique du terme de crise, impliquant un désordre uniquement passager, des signes évidents d'un divorce entre l'homme et ce qu'il mange se sont fait jour en dépit de toutes les garanties sanitaires, de la prolifération des labels de qualité et du crédit dont continuent de jouir les marques.

Les consommateurs n'ont plus vraiment foi en ce qu'ils mangent. Or, personne ne peut se nourrir sans croire presque religieusement aux vertus ou tout au moins à l'innocuité de ce qu'il ingurgite. De ce point de vue, le renforcement de la sécurité alimentaire est symptomatique d'une crise de confiance, d'une espérance relative et non pas ferme dans la nature vertueuse de nos aliments. Personne ne sait avec certitude ce qu'il mange.

Les produits transformés, conditionnés, masquent la somme des étapes indispensables à leur production. Ce qui les rend troubles, nébuleux, opaques et donc inquiétants. Comme l'élaboration du produit échappe à notre clairvoyance, une question si banale à première vue resurgit avec insistance : que mangeons-nous ?

Reconnaître ce qu'on mange, c'est être à même d'en déchiffrer la plupart des propriétés : la toxicité et l'innocuité, les bienfaits et les méfaits, les vertus et les vices, la pureté et l'impureté, le sacré et le profane. Selon les époques et les cultures, un système de valeurs et de significations pourrait être établi pour chaque catégorie d'aliments. [...]

L'identité de ce que nous ingérons a pour corollaire notre propre identité. Cette dernière ne se consolide pas à partir de soi, mais à partir de cet autre que soi, ce corps initialement étranger, radicalement autre : la matière végétale ou animale ultérieurement transformée en aliments. [...] L'aliment a une valeur spéculative, c'est un miroir dans lequel nous nous réfléchissons.

TEXTE 4 : « Manger pour régner » - Extrait d'un entretien avec la philosophe Florence BURGAT, auteure de *L'Humanité carnivore* (Seuil), publié dans le supplément *Idées du Monde* du 26 août 2017.

Le fait que l'homme soit carnivore semble universel. Durant la préhistoire, dites-vous, nos ancêtres n'étaient pourtant pas les grands chasseurs que l'on se plaît à décrire...

Les recherches récentes en paléanthropologie ont en tout cas mis en évidence que les premiers hommes, et avant eux les autres hominidés, avaient des pratiques alimentaires très diverses. La part végétale de leur alimentation a longtemps été ignorée, pour une raison simple : ces aliments laissent peu de vestiges, contrairement aux ossements animaux. On pense aujourd'hui que les hommes préhistoriques ont été bien plus charognards que chasseurs. Ils étaient surtout opportunistes : ils mangeaient ce qu'ils trouvaient.

Il en va de même au cours de l'histoire. À l'exception de régions impropres à la vie végétale, comme le Grand Nord, où la viande est l'alimentation de base, l'établissement de l'agriculture a fourni très tôt la base d'un régime culinaire végétarien, centré sur les légumes ou les céréales. En Grèce antique, par exemple. Il est beaucoup question de sacrifices animaux dans les textes d'Homère, mais on sait désormais que 80 % de l'apport calorique total des Grecs anciens était fourni par les céréales. Par la suite, le régime carné s'accroît dans toute l'Europe, jusqu'à la période que Fernand Braudel appelle l'« Europe carnivore » (autour du XVe siècle). Mais à toutes les époques, dans diverses parties du monde, il y eut aussi des tentatives pour instituer le végétarisme – notamment en Inde, au Japon, en Corée et en Chine. Non pour des raisons de tabous alimentaires religieux, mais au nom de principes éthiques fondés sur le respect des vies animales.

On peut évoquer la nécessité alimentaire, les habitudes culturelles, le plaisir gustatif. Mais ce qui justifie surtout notre consommation de viande, selon vous, c'est un rapport fondamentalement meurtrier aux animaux. Pourquoi ce choix ?

Parce qu'il sépare l'humanité du règne animal. Ce que j'appelle « humanité », c'est le moment où les êtres humains prennent conscience d'eux-mêmes comme d'une totalité. Dès lors, ils ont à cœur de se distinguer du reste des vivants par la violence, notamment envers les animaux. Le fait qu'un grand nombre de législations aient désormais rendu licite leur mise à mort industrielle pour organiser une exploitation de cette ressource à grande échelle s'explique évidemment par des raisons économiques. Mais on n'a pas épuisé la question de ce traitement meurtrier en s'en tenant simplement aux bénéfices matériels que l'on en tire : il y a aussi un enjeu métaphysique. En dehors des situations de survie, le fait de tuer en masse des individus pour les manger constitue un acte d'anéantissement très particulier.

Pour penser cet acte en profondeur, il faut aller de la viande aux animaux dont elle provient, et intégrer cette dimension – l'individu mis à mort pour que je le mange – au cœur de ce

plaisir. Cette approche était déjà celle des philosophes allemands Max Horkheimer et Theodor Adorno, qui se sont intéressés au milieu du XXe siècle à la question de l'abattoir, cette figure de l'exploitation contemporaine de l'animal. Ils y voyaient l'aggravation d'un processus très ancien, qui a participé très tôt à la manière dont l'humain se constitue comme sujet.

DEUXIÈME PARTIE : connaissance de la langue

1. Dans cet extrait du texte 2, relevez les expansions du nom. Vous les regrouperez selon leur nature grammaticale et vous indiquerez leur fonction.

C'est assez difficile à commander, cette montagne de bonheur simple. Le garçon l'enregistre avec une objectivité déférente, mais on se sent quand même un peu penaud. Il y a quelque chose d'enfantin dans ce désir total, que ne vient cautionner aucune morale diététique, aucune réticence esthétique.

2. Dans le passage suivant, extrait du texte 3, relevez les participes passés et justifiez leurs terminaisons.

Les crises sanitaires et les scandales alimentaires à répétition ont ébranlé nos certitudes, ravivant des peurs que l'on croyait disparues, à jamais enfouies dans un passé archaïque, révolu, que les progrès de l'industrialisation avaient permis de dépasser.

3. Quelles relations logiques expriment les connecteurs soulignés dans le raisonnement de l'auteur (texte 4) ?

Parce qu'il sépare l'humanité du règne animal. Ce que j'appelle « humanité », c'est le moment où les êtres humains prennent conscience d'eux-mêmes comme d'une totalité. Dès lors, ils ont à cœur de se distinguer du reste des vivants par la violence, notamment envers les animaux. Le fait qu'un grand nombre de législations aient désormais rendu licite leur mise à mort industrielle pour organiser une exploitation de cette ressource à grande échelle s'explique évidemment par des raisons économiques. Mais on n'a pas épuisé la question de ce traitement meurtrier en s'en tenant simplement aux bénéfices matériels que l'on en tire : il y a aussi un enjeu métaphysique. En dehors des situations de survie, le fait de tuer en masse des individus pour les manger constitue un acte d'anéantissement très particulier.

4. Expliquez les expressions en caractères gras dans cet extrait du texte 1 puis réécrivez le passage dans un niveau de langue courant.

« [...] et si l'on ne **se paie** qu'un **gueuleton** par-ci, par-là, on serait **joliment godiche** de ne pas **s'en fourrer jusqu'aux oreilles** ».

5. Commentez les emplois du terme « individu » dans l'extrait suivant (texte 4). Vous analyserez la manière dont cet emploi sert l'argumentation.

En dehors des situations de survie, le fait de tuer en masse **des individus** pour les manger constitue un acte d'anéantissement très particulier.

Pour penser cet acte en profondeur, il faut aller de la viande aux animaux dont elle

provient, et intégrer cette dimension – l'individu mis à mort pour que je le mange – au cœur de ce plaisir.

TROISIÈME PARTIE : analyse de supports d'enseignement

Document 1 : texte support – trois segments de *Cœur de Lion* de Robert BOUDET, « La Petite Bête », L'École des Loisirs

Document 2 : Séquence de lecture proposée à une classe de cycle 3

Document 3 : Extrait de l'introduction de l'ouvrage *Diversifier et renouveler les leçons de lecture en cycle 3* de Maryse BRUMONT, Scéren, mai 2010

En vous appuyant sur les trois documents, vous répondrez aux questions suivantes :

- 1. La séquence proposée par l'enseignant répond-elle aux attentes des programmes ? Justifiez votre réponse en précisant les compétences qui seront travaillées par les élèves.**
- 2. Analysez la séquence de l'enseignant (document 2). Appréciez les activités proposées.**
- 3. En vous appuyant sur le document 3, dites quelles difficultés d'apprentissage dans le domaine de la lecture doit anticiper l'enseignant pour construire son enseignement. Expliquez pourquoi.**
- 4. Proposez des activités pour faciliter la compréhension du texte par les élèves.**

Document 1 : texte support – trois segments de *Cœur de Lion* de Robert BOUDET, « La Petite Bête », L'École des Loisirs

(Segment 1)

Il était si courageux qu'on l'avait appelé Cœur de Lion. Ni le tonnerre, ni la pluie, ni le vent en rafales ne lui faisaient peur. Pas même la nuit et ses ombres inquiétantes et ses bêtes cachées et ses bruits bizarres. Rien ne l'effrayait. Jamais.

Aussi était-il devenu le héros de sa communauté. Quand on lui avait donné son surnom, il en avait été très fier, et il se promenait, la tête haute, la moustache arrogante, en répétant sans arrêt et très fort pour qu'on l'entende :

— Je m'appelle Cœur de Lion et je n'ai peur de rien ni de personne !

(Segment 2)

Un jour qu'il passait près d'une mare, il entendit un appel au secours. C'était une grenouille qui s'était coincé la patte dans une racine. La pauvre tirait vainement sur sa patte, rien à faire. Peu à peu, elle perdait ses forces et allait s'évanouir. Or, tapie sous une roche, la redoutable couleuvre d'eau n'attendait que ce moment pour se précipiter sur le batracien et l'avalier tout cru.

Cœur de Lion ne fit ni une ni deux.

Lui qui détestait l'eau, il n'hésita pas à se mouiller ; il trancha la racine et délivra la malheureuse.

Il était temps, la couleuvre, déjà, déroulait ses anneaux.

Une autre fois, ce fut une fourmi qu'il tira d'embarras. L'inconsciente s'était fourvoyée dans la toile sucrée de l'épouvantable épeire. Il arriva juste à temps pour retirer la fourmi des pattes de la tisseuse.

Cœur de Lion, enhardi par ces succès, décida de quitter son pays.

— Il faut, dit-il, que le monde entier admire mon courage, applaudisse à mes exploits.

On essaya de le retenir. Rien n'y fit. Ni les pleurs de sa mère, ni les mises en garde de son père. Il partit un beau matin, droit devant lui et sans se retourner.

Il n'alla pas loin...

(Segment 3)

Au premier détour de la haie, il rencontra une patte. Une grosse patte de chat. C'était Finaud, le matou des fermiers, un matou matois qui guettait depuis quelque temps la sortie du nid des mulots.

Cœur de Lion finit son voyage dans l'estomac d'un chat. On a beau s'appeler Cœur de Lion, quand on n'est qu'un mulot, il vaut mieux prendre ses précautions.

Cœur de Lion de Robert BOUDET, L'École des Loisirs.

Document 2 : séquence de lecture proposée à une classe de cycle 3

Séance 1		
Déroulement	Activité du maître	Activité de l'élève
Distribution à chaque élève du segment 1 du texte accompagné de la question 1 : « Qui peut être désigné par le pronom <i>il</i> de la première phrase du texte ? »	Aider à anticiper	Comprendre Lecture silencieuse du segment 1 Travail écrit individuel Recherche de la réponse à l'aide du texte et justification
Distribution à chaque élève du segment 2 du texte accompagné de la consigne 2 : « Fais la liste des animaux que Cœur de Lion sauve. » Puis, consigne 3 : « Fais la liste des animaux qui agressent ou veulent agresser d'autres animaux. »	Pas d'intervention	Lecture silencieuse du segment 2. Travail écrit individuel Recherche des réponses à l'aide du texte et justification. Réfléchir Les réponses sont rédigées dans un cahier ou dans un carnet de lecture. Le texte est toujours à disposition.

Mise en commun.	Aider à comprendre	Argumenter Les élèves apportent leurs réponses. Travail oral et collectif Retour sur les réponses rédigées individuellement. Les élèves corrigent, complètent. Lors du retour, ils changent de couleur (correction) afin de visualiser leur réflexion.
Séance 2		
Déroulement	Activité du maître	Activité de l'élève
Retour sur les deux premiers segments.	Aider à anticiper Le maître aide l'élève à anticiper sur son travail futur. "Je vais vous relire les deux premières parties du texte. Nous tenterons ensuite de trouver la fin de cette histoire."	Comprendre Écoute et prise de recul sur les informations de la séance 1.
Consigne d'écriture : « Quelle pourrait être, d'après toi, la fin de cette histoire ? »		Anticiper Production d'écrit Travail individuel
Recherche individuelle des élèves.	Pas d'intervention.	Réfléchir Les réponses sont rédigées dans un cahier ou dans un carnet de lecture. Le texte est toujours à disposition.
Mise en commun.	Aider à comprendre Le maître note les propositions après un retour sur le texte si cela est jugé nécessaire.	Argumenter Les élèves apportent leurs réponses. Travail oral.
Lecture du troisième segment.	Le maître lit le troisième segment.	Écoute orientée
Retour sur le texte. Le maître demande aux élèves	Formaliser Collectif et à l'oral	Réflexion argumentée sur la base du texte disponible dans

de valider /invalider les propositions des élèves précédemment émises	Le maître conduit un retour sur le texte depuis le début de l'histoire.	sa globalité
---	---	---------------------

Document 3 :

Extrait de l'introduction de l'ouvrage *Diversifier et renouveler les leçons de lecture en cycle 3* de Maryse Brumont, Scéren, mai 2010.

Catherine Tauveron¹ définit les actes de lecture tels que les élèves devraient les pratiquer en filant la métaphore des métiers. Face à un texte littéraire, l'enfant, le lecteur, va, selon la pédagogue, devoir exercer plusieurs métiers :

- Détective pour rassembler des indices et compléter le texte ;
- Stratège pour éviter les leurres tendus par l'auteur et l'illustrateur ;
- Archéologue pour aller fouiller dans sa culture ;
- Tisserand pour tisser des liens, les mettre en relation avec des textes ; ceci ne peut se faire que par une lecture en réseau ;
- Orpailleur lorsque, découvrant « un petit grumeau de sens », il creuse à nouveau « pour voir si la pépite ne s'étend pas en filon » (Italo Calvino).

¹ *Lire la littérature à l'école, Pourquoi et comment conduire cet apprentissage spécifique ? de la GS au CM, direction Catherine Tauveron, Hatier Pédagogie, 2002.*